

Richard Abibon

Les souffrances éruptives

A propos de « Sybil » de Justine Triet

Sur un scénario de Justine Triet et Arthur Harari



Le film s'ouvre sur un dialogue devenu monologue, ce que je déteste le plus dans la vie sociale : lorsque quelqu'un parle sans s'essouffler et en continu à quelqu'un qui n'arrive pas à en placer une. La mutique, c'est Sybil, le beau parleur, c'est son éditeur qui lui explique ce que doit être un roman de femme. Elle était venue lui faire part de son désir de revenir à la littérature, elle qui l'avait quittée il y a dix ans pour passer psy.



On peut s'attarder un peu sur cette dualité du locuteur et du locuté. La romancière ou la réalisatrice de cinéma sont des gens qui s'expriment. Le psy est quelqu'un qui écoute. Dans cette séquence, Sybil écoute encore, pendant que les plats d'un restaurant japonais lui défilent sous le nez comme dans la légende de Tantale. Son désir s'en exacerbe de quitter cette position passive pour l'autre, active. Changer de place : une grande partie du film sera construite là-dessus.

Pourtant, en parallèle à l'histoire se déroule le récit de son travail avec un garçon de dix ans. Elle n'y est pas particulièrement passive, ce que j'apprécie fort.

Car, si je suis au service de l'analysant, je ne considère pas que je peux l'être en étant totalement passif et neutre. Je suis celui qui écoute, mais d'une manière active, en disant : voilà, je vous ai compris, et la compréhension intellectuelle n'est pas d'un grand secours si on n'y ajoute cet entendement affectif qu'on appelle sympathie, amour, voire désir sexuel. La limite n'est pas dans les sentiments, qui sont de toute façon incontrôlables, mais dans la prohibition du passage à l'acte. Ça ne tue pas le désir.

Elle n'est pas passive, car elle joue au Monopoly avec ce garçon et elle pose des questions, et explicite qu'elle ne sait pas quand c'est le cas. Je n'ai jamais joué au Monopoly avec des enfants en analyse, mais j'ai joué avec eux avec des marionnettes et des figures de pâte à modeler, qui me semblaient de meilleurs supports pour les fantasmes. Mais un jeu de société, pourquoi pas. Sous couvert du jeu, des dialogues s'instaurent, des vérités se disent. Sybil n'est donc pas de ces analystes neutres et passifs qui attendent que tout vienne de l'analysant. Elle s'engage, et la réalisatrice nous montre par des images ses moments d'attention flottante où elle pense à autre chose, soudainement rappelée à l'ordre par l'enfant quand c'est à elle de jouer. « Avenue de Breteuil, vous n'achetez pas ? Je ne comprends pas comment vous pensez, dit le garçon. Vous allez perdre »



Propos sibyllin. Admirable prophétie qui fait de cet enfant une Sybille en miroir. Rappelons que la Sybille était pour les grecs anciens une prophétesse. Oui, elle va perdre beaucoup dans l'histoire qui se dessine mais, dans l'histoire du garçon, elle va gagner son cœur et son secret.

Rappelons aussi au passage que Sybille est le nom de la fille de Lacan, qui ne l'a sûrement pas nommée ainsi sans connaître cette référence.

Au Monopoly, comme dans tous les jeux, on joue à tour de rôle : on échange régulièrement les rôles du passif et de l'actif. Et donc, en parallèle à ses séances avec cet enfant, elle va suivre un parcours où elle va systématiquement prendre la place de tous les gens qui l'entourent.

Elle se débarrasse de ses « patients », ne gardant que le petit garçon et cette jeune actrice qui a tellement insisté pour lui parler, déchirée par le choix qu'elle doit faire entre avorter et garder l'enfant de son amant, Igor, son partenaire dans le film qu'elle tourne, lui-même en couple avec la réalisatrice, Mika. C'est que, sachant devant la page blanche qu'elle avait pourtant décidé d'investir, l'histoire de cette jeune femme lui rappelle la sienne. Elle l'enregistre à son insu enfin d'en nourrir son roman.

C'est là où la passivité se double de l'activité. Je devine qu'elle n'a pas pu parler tous les linéaments de sa propre histoire, et qu'elle se sert des mots de ce double pour l'exprimer. D'ailleurs, elle sort de son alcoolisme et participe aux réunions d'un groupe d'alcooliques anonymes. Curieuse solution pour quelqu'un qui est censé croire en l'analyse. N'est-ce pas la voie qui la protège contre la voix qu'elle ne trouve pas, préférant ânonner avec les autres les prières au seigneur dieu censé les aider ? Certes, sa mère est morte dans un accident de voiture, et visiblement, elle ne peut pas en parler. Sa sœur cadette, qu'elle héberge, se réveille un jour en proie à un cauchemar terrible. Elle voit l'accident, elle et sa sœur portant leur mère mutilée pendant des heures sur la route. Elle n'a plus de mâchoire et sa langue pend depuis le cou.



Voilà la langue qui manque aux deux sœurs pour parler de cet effroyable trauma. Mais la cadette, au moins, rêve, même si c'est un cauchemar. Ça lui fournit les mots pour en parler : elle a mis en scène le trauma dans son cauchemar. Mais Sybil ne peut que s'abîmer la langue en s'adonnant à l'alcool. C'est pourquoi l'arrivée de cette actrice est providentielle. Une actrice, ça agit, c'est dans le mot, mais le mot dit aussi le contraire : une actrice, c'est une marionnette entre les doigts de la réalisatrice. A travers cette actrice, Margot Vassilis, elle va construire le rêve lui permettant de mettre en scène tout ce qu'elle n'a pas pu dire.

En effet, lors de la première du film, la réalisatrice et les deux acteurs principaux discutent du tournage devant le public. Ils le disent précisément et s'accordent sur un fait : c'était comme un rêve. Et elle, dans le public, redevenue passive, ne peut que pleurer.

Mais là, je viens d'anticiper sur la fin. C'était pour insister sur le caractère onirique de l'ensemble du film, ce qui fait que l'on peut difficilement savoir à quel moment le rêve débute. Le montage entrelarde la « réalité » des flashbacks parfois très bref qui traversent l'esprit de Sybil. Cela nous transporte dans la logique du rêve qui entremêle les époques au gré des désirs. Dans un rêve on peut tout mettre en scène, et bien entendu les désirs les plus interdits. Le « contrôleur » de Sybil, l'homme auquel elle va parler de ses difficultés professionnelles, lui rappelle rudement qu'elle transgresse toutes les règles du métier : je dirais que c'est l'incarnation onirique de son surmoi qui n'est pas complètement endormi par la mise en scène des désirs. Il se trouve que c'est Arthur Harari qui tient le rôle, le coscénariste du film.



J'ai été un peu choqué de constater qu'il avait son âge. Normalement, on se confie à quelqu'un de plus expérimenté, donc en général plus âgé. Je me l'explique en le prenant pour l'un des avatars de Sybil elle-même, masculinisé pour les besoins de sa cause de gardien de la loi. Même dans son travail avec l'enfant elle en vient à dire : « à partir de maintenant je change les règles : j'ai droit à deux questions par tour ». Mais c'est pour la bonne cause : pousser l'enfant à dire. Néanmoins, c'est à travers ses transgressions continuelles dont le retour à l'alcoolisme, qu'elle va accomplir la prophétie du « garçon sybille ».

Sur le divan, Margot raconte un épisode sexuel particulièrement torride avec son amant.



Cela suscite chez Sybil des flashes back, où elle revit sa propre liaison torride, celle qu'elle a entretenue avec Gabriel.



Un archange, sans doute. Sexuellement c'était intense, la réalisatrice ne nous en fait pas mystère.

Comme les archanges, ça fait tomber les vierges enceintes, elle en a conçu un bébé. C'est là qu'elle a rompu avec lui, au grand désespoir du beau blond.



C'est là que je peux faire une hypothèse œdipienne : à propos des changements de place, elle a voulu garder ce bébé pour elle toute seule, afin de ne pas partager. Était-elle déjà avec son compagnon actuel au moment de cette liaison ? nous n'en saurons rien. Mais l'enfant vient prendre la place de l'amant au grand dam de ce dernier qui aurait voulu le garder. Le plus souvent, il se passe l'inverse : les hommes ne veulent pas d'un enfant qui prendrait leur place. Mais là, c'est la femme qui ne veut pas que l'homme prenne une place auprès de l'enfant.

Or, le cas de Margot l'actrice dévoile peut-être pour Sybil l'analyste tout le débat intérieur que celle-ci a pu avoir à l'époque sans pouvoir en parler. Dévastée, dégoûlée de pleurs et de morve, Margot repousse sans cesse la date de l'avortement, puis au moment de s'envoler pour le lieu du tournage, elle dit à Sybil : « j'ai fait ce que vous m'avez demandé. J'ai avorté ». Sybil proteste : elle ne lui a pas demandé cela ! et nous sommes témoins en effet de

ce qu'elle n'a pas influencé la décision. Pourtant, un peu plus tard elle dira à son contrôleur (si ma mémoire est bonne) : « je lui ai demandé d'avorter »

L'actrice se fait donc la marionnette de l'analyste qui, en retour, accepte de devenir le pantin de l'actrice. Est-ce que cette décision met en mots celle que Sybil aurait envisagé, sans la prendre ? Elle se fait la marionnette car, en tant que sujet, elle ne parvient pas à prendre une décision. Peut-être a-t-elle cru entendre cela, que Sybil a pu laisser transparaître d'une manière ou d'une autre. Ce n'est pas ce que nous avons vu. Plus vraisemblablement, elle a projeté sa décision sur l'autre, pour ne pas l'assumer totalement. L'osmose entre Margot et Sybil est de plus en plus présente. S'interrompant dans l'écriture de son roman, Sybil joue à haute voix les paroles de Margot, visiblement possédée par le rôle. Ça y est, elle a pris la place de Margot.

Igor supplie l'analyste de venir sur l'île Stromboli, où se déroule le tournage afin d'aider Margot qui ne peut plus jouer. Contre toute attente et toute déontologie, Sybil accepte. Lors du tournage d'une scène dans laquelle Igor, chanteur romantique dans un bar, séduit Margot, l'acteur finit par déclarer forfait devant le manque de réaction de sa partenaire. La réalisatrice s'empare alors de l'analyste en lui demandant de prendre le rôle d'Igor. Elle accepte, et Margot réagit. Son regard pétille, elle sourit, elle rit. Ça y est, Margot a pris la place de l'amant de sa « patiente ».

Le soir sur la plage, sous la pluie, Sybil est rejointe par Igor. Il ne leur faut pas longtemps pour tomber dans les bras l'un de l'autre, et c'est bien aussi intense qu'avec Gabriel. Elle parachève ainsi son positionnement à la place de Margot.

Mais Sybil avait en quelque sorte avorté de son amant, ou plutôt elle l'a mis dans la même situation que si elle avait avorté. Et l'amant de Margot présente la même réaction : lui aussi voulait garder le bébé de Sybil. Il lui a fait une scène (comme au cinéma). Dans la vie réelle, ce sont les hommes qui ne veulent pas d'enfant. Au mieux, ils s'adaptent, au pire ils s'enfuient. Je dirais volontiers que le rêve cinématographique permet à Justine Triet de mettre en scène les hommes tels qu'elle voudrait qu'ils soient.

Du coup, Igor, prêt à tout lâcher pour garder cet enfant, a avoué sa liaison à sa compagne, la réalisatrice du film. Celle-ci explique à Margot qu'elle aurait préféré les virer tous les deux, mais quand on est en plein tournage et que ce sont les deux acteurs principaux, ce n'est plus possible. C'est elle qui est virée de sa place de compagne.

Ironie du sort, sur un beau voilier, la voilà obligée de diriger la scène d'amour finale entre son amant qui l'a trompée, avec la fille objet de la tromperie... sous les yeux de l'analyste invité à être là « pour aider ». Elle-même doit donc subir le spectacle de son nouvel amant en train d'embrasser et de caresser sa patiente à laquelle elle s'est identifiée. Les deux acteurs sont évidemment gênés par ce double regard, et ça ne marche pas très fort. La réalisatrice en pète les plombs. Elle demande à Margot d'être dévastée par la trahison de son partenaire, mais c'est elle qui est trahie et dévastée par ce qu'elle est obligée de faire, leur demander de mettre de la passion dans leurs gestes de réconciliation amoureuse. Elle hurle, pleure et se jette à l'eau pour regagner la plage à la nage.



Que faire ? il faut finir le film à tout prix. Une idée germe : Sybil pourrait les diriger. Elle accepte. Ça y est, elle a pris la dernière place à prendre, celle de metteur en scène du film dans le film, elle qui était déjà metteuse en scène du film lui-même, en tant que rêve de passage à l'acte.

La voilà à son tour obligée de diriger son amant et sa patiente dans une scène d'amour passionnée où son activité de mise en scène se joint à la passivité de voir une autre reprendre la place qu'elle lui avait volée auparavant. Comme dans un cauchemar, c'est horrible, mais en même temps, elle obtient la satisfaction d'être celle qui tire les ficelles, en un mot : d'être sujet.

La boucle est bouclée car c'est cette place qu'elle guignait depuis le début en revenant à la littérature. La place que tout un chacun occupe en rêvant : c'est le rêveur qui manipule tous les personnages de son rêve qui tous, plus ou moins, représentent un aspect de ce dernier. Comme dans des emboitements gigognes, nous avons vu la sœur de Sybil manipuler la fille de celle-ci, en lui disant explicitement : « il faut apprendre à manipuler ta mère. Prend un air de chien battu et va lui dire : j'ai peur de ne pas avoir les armes pour affronter la vie ».



Sybil se laisse évidemment duper par cette manipulation. Ce n'est certainement pas la première fois, d'où son désir de passer manipulatrice à son tour.

Le film dans le film est donc une mise en abyme du procédé. Deuxième emboîtement, le tournage au pied du Stromboli est évidemment une citation du « Stromboli » de Rossellini, une autre histoire d'amour volcanique. Adèle Exarchopoulos se fait des airs d'Ingrid Bergman en se collant lunettes noires et fichu sur la tête pour flanquer des baffes à son partenaire.



Dans le film de Justine Triet, elle joue le rôle de l'actrice du film de Mika mimant le rôle d'Ingrid Bergman dans le film de Rossellini, le tout lui permettant de flanquer la vraie baffe qu'elle a envie de flanquer à son amant... qui s'en plaint, car elle n'y va pas de main morte, alors qu'on est censé jouer.

J'ai pensé aussi au film de Godard, « le Mépris », tourné non loin de là, à Capri, avec une Brigitte Bardot qui mettait aussi un foulard sur la tête comme c'était encore l'impératif à l'époque.

A la fête qui suit la première du film, Sybil s'alcoolise un maximum et prend la place du chanteur qui entonne la chanson du film, celle par laquelle, dans une scène du film, elle avait séduit, pour de faux, Margot, en prenant la place d'Igor.



Mais le film est fini, le rêve aussi, c'en est terminé de prendre le rôle des autres. Elle chante faux, ne tient pas debout, et la vraie chanteuse couvre sa voix de la sienne, nettement plus puissante. Elle n'est plus qu'une dépouille sans sujet. Et, dernière inversion des rôles, c'est Margot qui vient la prendre par la main pour soutenir ce pantin sans maître, et la ramener chez elle.

Sybil parviendra à cette conclusion : ma vie n'est que fiction. Aura-t-elle tout perdu, comme le disait la prophétie ? Non. Comme après un mauvais rêve qui lui a néanmoins permis de se reprendre comme sujet, elle retrouve mari, enfants et sobriété. C'est le moment que choisit sa fille, l'enfant de Gabriel, pour lui demander : « pourquoi on ne voit pas mon papa ? – il avait d'autre chose à faire, ailleurs – mais alors, pourquoi vous m'avez fabriqué ? – parce qu'on s'aimait très fort, il est juste parti parce qu'il avait des choses à faire ».



Oui, Sybil continue dans la fiction, et ici c'est carrément du mensonge. Du fait de son métier de psy, elle devrait savoir que, pour les enfants, ça ne fabrique pas des lendemains qui chantent.

Sur ce coup-là, elle va perdre.

vendredi 27 septembre 2019